

# LE P RING

Le journal qui ne prend pas de gants

Apériodique libertaire d'Amiens et d'ailleurs

N°12 - Juin 2017 - Prix libre

## Cours camarade, la « modernitude » est derrière toi !

Voici venu le temps de la « modernitude », ainsi un personnage doux et interclassiste se retrouve Président de la République avec en tout et pour tout environ 30 % des voix des électeurs inscrits.

### DU JAMAIS VU ?

Contrairement à ce que d'aucun nous assène, ce monsieur n'est pas un inconnu et ne sort pas de nulle part. Il a été soigneusement formaté dans diverses écoles à la solde du capitalisme et du pouvoir (E.N.A., Sciences politiques, etc.). Directement issu du monde de la finance (il a été banquier chez Rothschild...), grand ami du patronat, il a été poussé par ses petits copains de la « drauche et la groite » qui veulent nous en faire baver des ronds de chapeau un peu plus.

Son programme est simple ; dévalorisation du travail, accroissement de la précarité, démolition du mouvement ouvrier et des structures syndicales, répression du mouvement social et de ses moyens de lutte, notamment la grève et l'occupation des lieux de travail, répression accrue des classes populaires et des « éléments incontrôlés ». Tout ça bien sûr avec un discours « cool », nous sommes tous « frères » ; il n'y a plus de classe sociale, plus d'exploiteurs, plus d'exploités, et on est « tolérant » avec le petit peuple (il est risible de voir les trois spots publicitaires du MEDEF, où les dirigeants sont issus de l'immigration, handicapés, aimant le Rock'n'roll et j'en passe et des meilleurs).

Les chômeurs sont des gens qui ne sont pas « dans le coup », les populations de banlieues et les jeunes sont de dangereux « trublions » qu'il faut rééduquer à grands coups de matraques, ainsi que les manifestants et militants qui contestent l'exploitation et l'oppression. Ces gens ne sont pas « in » et il faut les recadrer de toute urgence. Voilà le résultat et l'analyse de ces penseurs sociaux libéraux, ultralibéraux, voir nationaux capitalistes.

Que dire de l'opposition citoyenne et de tous ces nouveaux courants, citoyens, républicains socialistes, nationalistes de « gauche », protectionnistes progressistes, etc.

### ILLUSION CITOYENNE ET PROTECTIONNISTE

Ces mouvements apparus en Europe, comme Podemos, Syriza, la France Insoumise et autres ne se reconnaissent plus vraiment dans le mouve-

ment ouvrier ; pour exemple Podemos qui a théorisé l'arrêt de la référence au prolétariat et à la classe ouvrière. Ainsi, des économistes comme Lordon, Friot ou encore le journaliste Ruffin mettent en avant le mythe du citoyen en remplacement de l'exploité. Le citoyen est une notion abstraite où il n'est plus question de classe ni de culture commune. Quant aux solutions, elles semblent bien maigres, voire douteuses et dangereuses.

Un mélange de keynésianisme pour certains, de protectionnisme, voire de nationalisme de gauche pour d'autres. En effet, l'histoire du mouvement ouvrier nous a prouvé que la notion d'exploités et d'opprimés impliquerait directement l'internationalisme, qui est une union des exploités sans frontières. Le protectionnisme à la Méluche, à la Ruffin ou à la Lordon ne résoudront rien l'exploitation capitaliste et la fin des privilèges. De plus, le discours nationaliste de gauche est dangereux. Rappel d'un discours de Mélenchon au Parlement européen : « *Je crois que l'Europe qui a été construite, c'est une Europe de la violence sociale, comme nous le voyons dans chaque pays, chaque fois qu'arrive un travailleur détaché, qui vole son pain aux travailleurs qui sont sur place* ». En gros, le problème de l'Union européenne, c'est les étrangers pas les patrons ! Ce ne sont pas les dirigeants capitalistes et les politiciens à leurs bottes qui ont créé un espace d'exploitation pour tous les peuples, mais les peuples eux-mêmes qui se voleraient mutuellement leur subsistance. Édifiant !

Le protectionnisme, d'autre part, n'a jamais réussi vraiment à réguler les économies et à éviter les guerres entre les peuples. Exploités, opprimés, humiliés, nous le sommes tous à un niveau plus ou moins élevé sur toute cette planète. Le discours national protectionniste est dangereux, à l'heure où le poison nationaliste et raciste refait surface un peu partout en Europe, et où l'on veut une fois de plus faire des immigrés, des boucs émissaires à la crise capitaliste.

### L'ALTERNATIVE N'EXISTE PAS DANS LES URNES

Le discours électoral ne supprime pas l'exploitation, et même arrivés au pouvoir, ces partis resteront impuissants à améliorer la situation. Il suffit de regarder l'échec cuisant de Syriza en Grèce, et le cortège d'humiliations imposées au peuple grec. Occuper une place gentiment et discuter, c'est « sympa », cela peut être en partie for-

mateur, être une agora citoyenne, mais sans concrétisation des idées. Dans ce mouvement, que deviennent la grève, les luttes organisées, le blocage de l'économie et des flux ? Le capitalisme et l'état se moquent des discussions, mais pas des mouvements sociaux structurés, puissants, qui les touchent au portefeuille.

Un vieux slogan libertaire disait : « *Tu faisais la grève, le pouvoir tremblait ! Tu vas voter, le pouvoir est rassuré !* » et c'est vrai. Il ne faut pas cracher sur les électeurs qui croient encore à un changement par les urnes, il faut leur ouvrir les yeux ! Ne plus croire à un changement radical de la société en déléguant le pouvoir à des menteurs et à des démagogues.

Cette campagne électorale aura été particulièrement édifiante quant au mépris de classe qui nous aura été réservé, aussi bien à gauche qu'à droite. Le discours méprisant envers les électeurs qui hésitent à voter Macron, candidat du MEDEF. Le discours de haine et pseudo-gauchiste des fascistes Le Pen, les tromperies des « citoyensnistes » et leur ambiguïté.

Le mouvement social a encore de beaux jours devant lui, mais il doit se ressaisir, ne plus écouter les sirènes racistes et haineuses, ne plus écouter les discours populistes et protectionnistes. Nous devons nous unir, réfléchir et lutter pour notre émancipation, pour nous débarrasser des chaînes qui nous entravent, des frontières qui nous emprisonnent, des préjugés qui nous étouffent.

Vive la lutte sociale ! Vive l'internationalisme ! Vive la grève générale !

Eugène Varlope

« *Le plus excellent symbole du peuple, c'est le pavé : on lui marche dessus jusqu'à ce qu'il vous tombe sur la tête.* »

Victor Hugo

## « Guardianes del Ibera »

La province de Corrientes est située au nord-est de l'Argentine. Depuis plusieurs années des investisseurs étrangers se sont installés dans cette région située à la marge du pays, une des provinces les plus pauvres de l'Argentine. En 2010, l'association écologiste libertaire avec laquelle je travaille, « Guardianes del Ibera » [Gardiens de l'Ibera], se crée à la suite des différents problèmes environnementaux et de cas d'acaparement de terres de plus en plus nombreux dans la région. Pour exemple, l'ex-présidente du MEDEF Amérique centrale fait de la monoculture de riz sur des centaines d'hectares. L'université d'Harvard, à travers son fond d'investissement HMC (Harvard Management Company), fait de la monoculture de pins sur des milliers d'hectares.

Guardianes del Ibera est devenue une organisation avec une fédération constituée comme mouvement socio-environnemental libertaire. Elle suit la ligne de l'expérience populaire et latino-américaine de l'écologie sociale, dans le sillage de l'intellectuel écologiste nord-américain Murray Bookchin, avec des éléments de revendication de l'expérience de Chico Mendes<sup>1</sup> ou de la lutte socio-environnementale en Amérique centrale, qui a comme martyr Berta Cáceres<sup>2</sup>. Elle fait partie intégrante de ce mouvement latino-américain populaire, paysan, indien et écologiste qui lutte contre les impacts du capitalisme sur l'environnement.

C'est lors de mon dernier voyage à Corrientes, en janvier 2017, que j'ai eu cette discussion avec Emilio Spataro, fondateur de « Guardianes del Ibera », que je propose de retranscrire ici avec

Suite et fin page 2



pour objectif de nourrir le débat sur les formes d'organisations collectives de travailleurs et les moyens pour y parvenir. C'est aussi dans un but de visibilité, de donner un espace de parole aux compagnons d'Amérique latine qui essaient de construire une expérience de lutte capable de rompre avec l'institutionnel étatique. Rompre ne veut pas dire seulement s'opposer, l'objectif principal étant de mettre en place un discours et des pratiques contre-hégémoniques, à travers la mise en application d'institutions anarchistes : institutions politiques comme la création de fédérations et de nouveaux syndicats, institutions économiques comme les différentes coopératives mises en place dernièrement.

« Mettre en avant la réciprocité, le partage et la circulation de marchandises comme valeurs et principes communautaires. »

**Emilio Spataro** : « Pour le moment, la fédération paysanne guarani de Corrientes ne propose aucune rupture car c'est une organisation en étape de consolidation qui jusqu'ici s'est construite autour d'une identité commune : les paysans guaranies de la province de Corrientes se sont connus pendant la lutte, en se reconnaissant autour d'une problématique commune, la lutte pour l'accès à la terre. La construction d'une identité commune est le point de départ pour fédérer une organisation plus grande, capable d'intégrer plus de communautés paysannes de la province de Corrientes qui sont traversées par les mêmes problématiques. On essaie de mettre en place une organisation et des outils pour fonctionner comme fédération mais pour le moment nous n'avons pas déterminé un programme de revendications ni de vision politique stratégique propre. Ce qu'il y a en revanche, c'est l'exercice d'actions défensives qui dans sa forme et ses concepts s'oppose aux institutions du capitalisme et sa ligne directrice qui est de toujours produire au-delà des nécessités du marché. Nous voulons mettre en avant

la réciprocité, le partage et la circulation de marchandises comme valeurs et principes communautaires au-delà du simple aspect de profit ou de la rentabilité, car le travail de la terre, en dehors de sa valeur productive, a une valeur historique, sentimentale et communautaire.

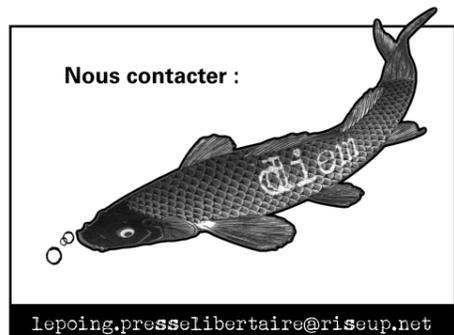
C'est pourquoi la fédération paysanne guarani tente d'imposer une opposition physique et matérielle mais aussi la symbolique d'un territoire qui s'oppose à l'occupation qu'essaye d'instaurer le capitalisme au travers de ses institutions. Notre méthodologie de lutte passe par l'action directe pour la récupération de territoires et pour freiner la construction d'infrastructures (barrages, terre-pleins).

Les assemblées sont souveraines dans la prise de décision et les assemblées locales peuvent déléguer des tâches concrètes aux différents référents, coordinateurs et délégués. L'organisation collective des paysans se forme autour de la forme politique de la fédération avec les assemblées qui signifient une territorialité. Ce sont des assemblées par villages, articulées entre elles avec des délégués. Elles représentent les organes politiques locaux de gestion et de prise de décision. On essaie le plus possible de respecter l'égalité homme/femme dans les rôles de représentation, en général, dans le milieu paysan, ce sont majoritairement des femmes qui occupent ce rôle.

Selon la posture de l'anarcho-syndicalisme historique sud-américain, il y a une nette différence entre exercer une orientation idéologique et ce que peut représenter la direction politique. Guardianes del lbera représente l'organisation qui gère et contrôle l'orientation idéologique et essaie d'éviter que d'autres partis exercent la direction politique. Cet exercice revient de plein droit aux assemblées. »

Dolorès

1. Militant syndicaliste brésilien qui défendait les ouvriers « seringueiros », assassiné en 1988.
2. Militante écologiste du Honduras, assassinée en 2016.



Nous contacter :

lepoing.presselibertaire@riseup.net

## Hé Camarades !

Ce mois-ci, **LE POING**, Le journal qui ne prend pas de gants, vous propose de revenir sur la lutte contre la Loi El Kohmri et les analyses que nous en avons tirées dans son supplément.

# PARESSER POUR MIEUX AGIR

Péché mortel selon la religion, la paresse souffre d'une connotation très négative. Aujourd'hui alors que nous vivons dans une société du chiffre, et où l'artisanat est remplacé par un travail dépossédé de toute émancipation, il est très mal vu de ne pas s'occuper, de laisser du temps au temps, d'être libre de toute pression professionnelle et sociétale.

Contraint par une liste d'objectifs professionnels et culturels inatteignables, le corps est devenu une machine-outil dont le seul but est de produire plus en moins de temps, par une succession de tâches simplifiées à l'extrême.

Par ses objectifs, notre société actuelle voudrait que notre corps soit séduisant et performant au-delà de toute limite, pour le compte d'une minorité gâtée. L'obsession de survivre grâce à un patron fournisseur d'indemnités empêche toute réflexion nouvelle et nie l'être, en désorganisant son rapport au collectif. Ainsi, lorsque j'ai été finalement licencié en 2013 suite à sept mois de chantage, de promesses et de menaces, alors que moralement j'étais au plus bas, j'aspirais à retrouver du travail, quitte à défendre le système et à accuser injustement mes semblables de déserteurs. Ma précarité

financière ainsi que la mise en danger de ma position sociétale m'obligeaient à défendre ce même système pour pouvoir retrouver ma place de salarié. Pour paraphraser Achille Mbembe, pris dans l'urgence de la situation, j'étais alors « un esclave en recherche d'un nouveau maître ».

De manière systématique, aliéné par le travail et sollicité par toute forme de consommation, nous sommes actuellement des pions soumis à la volonté de quelques entreprises créant ici et là des besoins superflus.

L'urgence d'un besoin de consommation ou de fausse sécurité prends alors le pas sur la réflexion, qui est le moteur de toute action.

Cette urgence se répercute sur notre corps lui-même. Qui n'est jamais parti au boulot en étant malade et stressé ? Nos membres affaiblis sont alors cachés, étouffés et ignorés quand ils ne correspondent pas aux normes sociétales. Derrière cette asphyxie annoncée, le temps de paresse apparaît comme un espace de liberté qui est une occasion unique et légitime de renouer contact avec notre corps. Un corps qui n'est plus alors une vulgaire machine mais redevient une enveloppe charnelle avec ses besoins et ses désirs, son envie de repos et son envie de soleil.

Gaston Lagaffe, figure emblématique de la paresse, se soustrait de lui-même à un travail impératif et urgent, le courrier en retard, pour mieux réinventer le monde et se l'approprier. Il apparaît aux yeux de tous comme un

paresseux et un doux fainéant. Ce serait oublier l'ensemble de ses inventions géniales et complexes qui réenchangent le monde. Sa retraite méditative agit comme un contraste nécessaire avec l'urgence du monde qui tente de zapper toute réflexion et toute action non rémunératrice.

Lorsque le temps n'a plus sa place, il est alors complexe de s'émanciper. La paresse survient comme une bouée de sauvetage, libérés de toute suscitation extérieure on peut enfin se reposer. La paresse est donc un précurseur à la libération de l'être humain en lui donnant un temps des possibles. Car libéré de toute pollution extérieure, l'esprit vagabonde et tend à s'émerveiller du monde qui l'entoure. De cette contemplation naît notre envie de futur ainsi que les moyens d'y parvenir. S'arrêter de produire pour réfléchir et échanger sur notre environnement revient donc par effet miroir à mieux se connaître, connaître ce « nous » qui reste à imaginer. Pour mieux remettre en cause nos perceptions sociales et les valeurs judéo-chrétiennes dont nous sommes, malgré nous, imprégnés (comme l'abnégation au travail), nous avons besoin de temps. Cette libération est alors un véritable préambule au bonheur, car pour vivre heureux, il est nécessaire de se connaître et de pouvoir s'imaginer.

La paresse est la plus douce des révolutions intimes.

Tapator

## « On s'était donné rendez-vous dans 10 ans... »

Ouvrez vos esgourdes camarades, le Comité Invisible revient nous livrer son constat<sup>1</sup> 10 ans après *L'insurrection qui vient*<sup>2</sup>, et on peut dire qu'elle tarde à venir.

Pas de grands soirs à l'horizon, ou l'ombre d'une infime flammèche qui pourrait embraser le vieux monde. Pourtant on y a cru, 2016 aurait pu être le millésime El Khomri ! Hélas bien plus que l'embrasement tant espéré, c'est avec un goût amer que le comité analyse la situation actuelle.

Bien sûr, il y aura eu l'expérience Nuit Debout. Bien qu'avec un impact inégal sur l'ensemble de l'hexagone, le mouvement aura permis la réappropriation du politique par les sans-dents. Mais c'est par la récupération des politicards de tous bords, par ce que le comité nomme la « bureaucratie du micro » et l'impuissance des assemblées générales que l'expérience touchera à sa fin. Peut-être aurait-il fallu, pour que la mayonnaise prenne, que le collectif ne s'égare dans ce que certains appelleront des « assemblées sans fin » ? On pourra trouver à y redire, nous qui défendons l'AG comme la base de l'auto-gestion ! On saura apprécier la critique du manque de massification de la lutte sociale sur la durée, l'absence de la grève générale illimitée, mais également le manquement à la convergence des luttes.

Et il y avait l'émeute ! Ce moment crucial où les cris se confondent, les chants s'élèvent, les corps s'enlacent et s'affrontent dans la fumée des lacrymos et le flash des balls. Viennent alors les arrestations, les menaces, les comparutions immédiates, les condamnations et le cassage des militants. Il ne faut pas minimiser l'intervention des comités de soutien pour les copains en difficulté !! Sous couvert d'un État d'urgence devenu État de droit, la répression va bon train, facilitée parfois par un SO syndical trop occupé à tenir la procession manifestante telle une promenade dominicale. Pas question de se voir déranger par ces black blocks « qui défient l'autorité à cause d'un



manque d'autorité paternelle » (merci M. Bruckner<sup>3</sup>), ils tireraient toute la couverture sur eux. C'est qu'on l'aime notre défilé, drapeaux aux vents et goodies syndicaux sur la tête.

Le monde changera, enfin on l'espère. L'espoir, comme si un demain plus beau n'était qu'une idée folle qui se décidera par elle-même à venir. On oublie trop souvent que demain a été aujourd'hui, et que c'est en cet instant qu'il faut agir.

Alors que la tentation du bruit des bottes et des bergers allemands tentent 30 % de la population, il est bon de se rappeler qu'un autre monde est possible. Ce n'est pas par l'illusion de l'isolement et le syndicalisme « jaune » que nous obtiendrons notre salut. Vous qui lisez ceci abandonnez tout espoir, levez-vous, l'heure est à l'action !!

I.S.P

1. *Maintenant*, le Comité Invisible, 2017.
2. *L'insurrection qui vient*, le Comité invisible, Ed. La fabrique, 2007.
3. Émission *Ce soir ou jamais*, du 31 octobre 2014.